

La Lettre

DE LA FEDEPSY

#11 - SEPTEMBRE 2022

Jean-Richard FREYMANN

et Cyrielle WEISGERBER

Les déchainements du « leadership » et
la question de l'horreur

ÉDITORIAL DIALOGUÉ

.2

Frédérique RIEDLIN

Lecture libre de *Mahmoud ou la montée
des eaux*, d'Antoine Wauters

CABINET DE LECTURE

.6

Marie-France SCHAEFER-GASNIER

ÉCHO AU BILLET D'OÙ ?

.12

Infos de rentrée

Activités 2022-2023

ACTIVITÉS

.14

AGENDA

.19



Par Jean-Richard FREYMANN, Président de la FEDEPSY

Les déchaînements du « leadership » et la question de l'horreur

Étrange l'idée que certaines inhumanités peuvent être franchies et que l'on reste figé dans des automatismes de répétition. J'ai pris de plein fouet l'assassinat ou bien on peut dire la tentative d'assassinat de milliers de gens... et j'eus pensé que les vacances de tout un chacun auraient pu être perturbées. Pensez-vous ! Vous vous croyez en 1969 ! On a dû perdre au passage les affects des pulsions. Alors tout le monde est-il vacciné par l'horreur ?

Plus de droite, ni de gauche, chacun essaie de se prémunir.

Mais rassurez-vous, la part réelle est toujours bien présente et la menace de ladite mort est bien présente aussi. J'ai revu la plupart des soixante-huitards de mon époque avec des cravates bariolées.

Le fait d'avoir la chance de continuer à vivre produit une sorte d'ironie existentielle. « Aimez-vous les uns les autres » a remplacé « il est interdit d'interdire ». Pour les Lacaniens et les suiveurs, la chance est grande de travailler dans l'inter-dit. Et voici les nouvelles facettes du dire.

Aujourd'hui, un dire hors texte et contexte fait prendre le risque de l'assassinat : la censure est à son maximum.

Mais alors voici une parade synchronique : la parole. Mais prendre la parole c'est prendre le risque de la mort.

Quant à l'écriture, on n'en parle même pas.

Oser écrire une création, oser ironiser sur les religions, oser déclarer son avis conduisent au risque de mort et de désirs meurtriers.

Question traditionnelle : qui tue-t-on quand on se suicide ou tuer l'autre, c'est suicider quelle partie de soi-même ?

La mort est un drôle de sujet. Irreprésentable ! La mort qui échappe. Et pourquoi déchaîne-t-on une guerre ?

Qui l'eut cru ? Ainsi, la fin du monde pourrait se déclencher à partir des folies d'une seule personne.

Alors, que pense le champ analytique du risque de la fin du monde ? Que l'humanité a laissé la paranoïa se répandre comme une traînée de poudre. Essayons d'introduire la singularité dans le déchaînement des foules. Et que de courage qui se donne à voir.

À un niveau plus microscopique nous sommes les témoins « d'une bataille navale » (voir les jeux) parce que l'on a laissé la folie d'un seul se répandre et ne point l'arrêter. Combien de fois est-on lâche dans la vie individuelle ?

L'ultime lâcheté consiste à ne plus regarder autour de soi et ne plus regarder ce qu'il se passe en Ukraine.

Jusqu'où va la « non-assistance à un monde en danger » ?

C'est peut-être le moment de s'occuper de la « psychanalyse personnelle » au lieu de jouer au singe savant.

Alors, comment arrête-t-on les « cascades de remaniements des signifiés » ?

Je me rappelle souvent la phrase de Pierre Legendre qui, dans un dialogue avec Lucien Israël, faisait remarquer : « On n'a pas gagné la Seconde Guerre mondiale avec la parole !!! »

Écho à l'éditorial

Cher Jean-Richard,

le style est tranchant, les phrases acérées, à rendre compte de l'actuel. Tu retiens les mots comme pour éviter de heurter davantage, et les idées ramassées, condensées, prennent forme d'arêtes, dessinent l'ossature de ta réflexion. La mort. Il n'y a pas d'enrobage – tout enrobage ferait voile, ou œillères – nous préférierions quelques œillades amoureuses, n'est-ce pas ?

Il y aurait à reprendre chacun des os que tu nous présentes, et à l'examiner.

Je me sens retenue, convoquée, à deux endroits précis, deux articulations grinçantes et paradoxalement glissantes.

1. La mort : le réel de la mort, celui qu'on croise un jour ou l'autre, de plus ou moins près, celui qui s'abat sur nous un jour ou l'autre / et la pulsion de mort, le mortifère en l'humain. On pourrait croire naïvement, espérer, que l'idée du réel de la mort viendrait réduire les pulsions de mort – nul besoin d'en rajouter !? – il n'en est rien. Les pulsions de vie, le désir, l'humain, ne trouvent de place qu'à se frayer un chemin entre le chaos du réel, *et* les pulsions de mort en chacun, *et* les déchaînements mortifères de certains.

Difficile et périlleuse navigation !... dans laquelle, malgré la solitude foncière de chacun face à son « destin », quelques liens à quelques autres feront office de phares et de boussoles – et quel nord, ou quel sud, pour un peu de chaleur humaine ?...

J'aimerais proposer comme point cardinal une « bienveillance déniaisée », celle par exemple, il n'est pas le seul à l'incarner, de l'analyste, qui œuvre à permettre à ses analysants un peu plus de subjectivation et de liberté subjective.

À cet endroit nous croisons une autre de tes réflexions : « La censure est à son maximum. » Et si largement répandue, diffusée, infusée en nous, que nous nous censurons nous-mêmes, nous allons jusqu'à censurer nos affects ?

Quels sont les mécanismes de censure de la parole en tant que parole ? Quelle est cette tendance à uniformiser, lisser, polir et refuser le tranchant et les aspérités d'une singularité ? Comment y échapper ?

2. Deuxième point d'articulation, à la fois grippé, grinçant, douloureux, et glissant, point de vrille sans fin : « la non-assistance à un monde en danger » / « s'occuper de la psychanalyse personnelle ».

Comment choisir ? Comment se positionner ? « On n'a pas gagné la Seconde Guerre mondiale avec la parole ». Alors que faire ? Prendre les armes ? S'immoler en place publique au nom de toutes les horreurs du monde ?

Ou se permettre de continuer à vivre, exister ? S'occuper de sa psychanalyse personnelle, et de celle de ses analysants ? Œuvrer à plus de subjectivité, de singularité, en soi et quelques autres autour de soi, œuvrer à ce que soit possible une « bienveillance déniaisée » ?

Est-ce dérisoire, face à la guerre ? Face aux guerres et horreurs continues, perpétuelles ?

Peut-être. Et à la fois pouvons-nous plus ? Et est-ce si peu que de soutenir la singularité, la subjectivité ?

Une de tes phrases, Jean-Richard, peut servir de point de perspective : « Essayons d'introduire la singularité dans le déchaînement des foules »

En effet quoi d'autre que la singularité subjective, pour endiguer le déchaînement des foules, et la contagion paranoïaque ?

Il faudrait nuancer : œuvrer à plus de singularités subjectives ne suffit plus, probablement, lorsque le déchaînement est en cours (face à la violence dans la réalité, il n'y a plus que le combat et la résistance dans la réalité ?), mais n'en devient pas inutile pour autant, ne serait-ce que sur un plan éthique, ou sur le plan de la survie subjective singulière.

Le « pousse-à-la-singularité » serait plutôt une action aux effets préventifs : participer à permettre aux humains de trouver les moyens de se positionner subjectivement, afin de ne pas être pris dans le premier mouvement de foule venu. Et si la singularité au sens fort ne peut s'expérimenter qu'après un certain cheminement subjectif, la prise en compte du particulier se révèle souvent un premier pas décisif.

Encore une nuance supplémentaire : les mécanismes de foule les plus fréquents aujourd'hui semblent fonctionner du côté de l'hypnose (la terreur hypnotique...), de la surdité, de la passivité voire de la sidération, de l'empêchement de la pensée, de l'abrasion des affects. Les ritournelles médiatiques (« attention, la Covid », « attention, la guerre », « attention, les incendies », « attention, la canicule », « attention, l'inflation » etc...) ne fonctionnent pas comme des informations, mais comme de petits coups répétitifs face auxquels le sujet, s'il y en a un, se replie et se terre au fond de sa carapace, où il s'auto-hypnotise et s'auto-satisfait de tout ce dont il peut jouir via écran.

Et n'ayons crainte, les techniques de réalité virtuelle sont en constante amélioration !... Nous pourrions bientôt y rester, au fond de nos carapaces, et en prendre la surface interne pour le panorama du monde – Platon était en fait un visionnaire, et sa caverne un roman d'anticipation ?...

Alors il me semble – c'est ce que j'entends dans les silences portés par ton texte – que l'analyste a aujourd'hui plus que jamais à prendre la parole dans la société, et à faire entendre la nécessité vitale de la singularité et du sujet – une façon comme une autre – ou plus humaine qu'aucune autre ? – de prendre les armes.

« Contre les guerres », *et* contre les violences, bâillons, étouffements en tous genres perpétrés à l'encontre des sujets.

L'analyste en connaît un rayon, de ce côté-là : sur le divan « se traitent », se démêlent, se dénouent, s'apaisent, les violences, bâillons, étouffements perpétrés contre le sujet par ses propres mécanismes psychiques, traces diverses des emmêlements et démêlés de ses liens avec les autres...

Amitiés

Cyrielle (Weisgerber)

Par **Jean-Richard FREYMANN**, Président de la FEDEPSY

Éditorial Bis

Merci à Cyrielle Weisgerber de saisir le message implicite de mon édito. Étrange ce moment de retenue, pour faire montre du pire de l'abomination monstrueuse.

Le « pire est-il arrivé ? », ou pire encore ? C'est que la centrale nucléaire de Zaporijia est l'aboutissement des délires guerriers et comment faire pour saisir ce paysage possible de « fin du monde » ?

Que vient faire le champ analytique de tout cela ? Il suffit d'écouter les formations de l'inconscient pour penser le déchaînement.

En ce moment les explosions sont livrées à l'arbitraire d'un acte volontaire, d'un acte manqué ou à l'étourderie d'une seule âme – s'il y en a une. Ce n'est pas l'individualité d'une psychanalyse particulière, nous sommes livrés à l'acte manqué d'un combattant, d'un aviateur...

Le moment n'est certainement pas de « forclore » la théorie analytique et de batifoler dans la pure suggestion Bernheimienne.

Jusqu'à quel point faut-il donner la parole au paranoïaque et au mélancolique pour anticiper notre avenir ?

Je répondrais à Cyrielle : la singularité n'y suffit pas ! Il faudrait savoir comment on arrête un délire transgénérationnel. C'est que l'histoire individuelle du bourreau ne suffit pas, il nous faudrait comprendre comment ce dernier est devenu un objet composite et historique.

Arrêtons de penser que les formes de nouages entre réel, imaginaire et symbolique ont tendance à se borroméiser.

Entre un souhait désirant et les pulsions en déroulement et en déchaînement, quel rapport ou quel non-rapport ?

Quelle misère quand le perverso-psychotique rencontre dans le réel une consistance à son fantasme délirant.

Sur le plan « individuel » nous pouvons dire que la difficulté face à un délire quasi prophétique c'est de réussir à décentrer le point d'origine. De recréer un étonnement là où la chronicité a envahi tout le champ. Ce décentrement peut fonctionner dans un discours de cabinet.

Là où « les soucoupes volantes » sont envahissantes, dans la surface psychique, il faut tenter une autre cosmogonie mais qui n'accepte pas les transgressions par rapport aux autres. Pierre Legendre dans *Le crime du caporal Lortie*¹ se demande si un authentique procès de Lortie n'aurait pas facilité les choses.

Par contre, question : la bombe atomique est-elle la seule réponse à l'hypnose collective ? Existe-t-il une « hypnose désuggestionnante » qui permettrait de « redonner des vies », comme on le dit dans les jeux vidéo ?

Je faisais allusion aux jeux de bataille navale des enfants, une dimension où la vie humaine n'existe plus, où l'on ne peut agir qu'en termes de soldats en plastique.

Comment le champ psychanalytique peut-il introduire un échiquier de sujets face aux murailles ?

N'oublions jamais que même dans une psychanalyse personnelle surgissent des moments de « casse » et de « passe », et le pari est de tenter un exercice de « lalangue », quel que soit l'état du fracas.

Face à l'arbitraire, les arbitres doivent aussi supporter d'errer comme dans le « mythe d'Icare ».

¹ Pierre Legendre, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Fayard, 1989.

Par Frédérique RIEDLIN

Lecture libre de *Mahmoud ou la montée des eaux*, d'Antoine Wauters, et quelques livres en écho ou contrepoint

« *La douceur allège la peau, disparaît dans la texture même des choses, de la lumière, du toucher, de l'eau. Elle règne en nous par de minuscules brisures de temps, donne de l'espace, enlève leur poids aux ombres.* »¹

C'est souvent la surprise qui laisse les marques les plus profondes. Que ce soit la marque au fer rouge du traumatisme. Ou la marque inattendue d'une lecture, tout à coup, qui vient introduire un nouveau monde, une voix nouvelle dans le familier intérieur. Un de ces livres que l'on a choisi distraitemment, dans les errances un peu vagues en librairie au seuil de l'été – tout ce que l'on n'a pas vu passer cette année, en quête si possible de quelque chose de léger, qui vienne trouer de fraîcheur le plomb caniculaire, trouer le plein de vide propre à cette époque pourtant serrée de près par la guerre et la catastrophe. Et si possible alors, relever un peu l'insistance du motif des violences, à nombreux endroits de ma pratique, sans s'endormir sur le pire, sinon à prendre les armes, du moins à produire, « (se) donner des armes », et lesquelles, n'est-ce pas une question qui nous engage comme citoyens, mais aussi comme analystes, et comment ?

*Mahmoud ou la montée des eaux*², d'Antoine Wauters. Qui ne sera pas, mais l'est finalement quand même rien que pour son titre, un roman d'anticipation écologique, plutôt un conte philosophique mais bien enraciné dans l'histoire récente de la guerre en Syrie. « Inspirés de faits réels », dit-on.

C'est sans doute le motif de cet homme nageant avec son tuba autour de sa barque, cherchant au fond d'un lac artificiel la ville de son enfance engloutie, qui m'a questionnée. L'Atlantide engloutie sur fond d'une histoire vraie, et même réelle : vivre avec les traces du passé effacé par le délire d'un régime. D'un homme et d'un régime : comment une « folie » au pouvoir peut-elle s'instituer – si l'on peut même ici parler d'une institution – et organiser les rapports sociaux ? Est-ce que c'est simplement un plaquage forcé sur une société contrainte mais pas dupe, et quelles traces cela laisse-t-il dans la constitution du lien social des générations d'après ? Des questions qui se déchainent plus près de nous en Russie et sur les Ukrainiens.

Ici, il semble que ce soit une forme de délicatesse profonde, éthique, qui prime. Et qui d'ailleurs évoque pour moi une autre lecture récente d'Anne Dufourmantelle que j'ai mise en exergue. Lecture précieuse pour changer un peu son point de vue : *La puissance de la douceur*³.

« *La douceur allège la peau, disparaît dans la texture même des choses, de la lumière, du toucher, de l'eau. Elle règne en nous par de minuscules brisures de temps, donne de l'espace, enlève leur poids aux ombres.* »

La peau. Une tache sur sa peau qui s'étend et s'impose : le narrateur a justement un cancer de la peau, c'est de la peau qu'il mourra, dit-il, on lui a fait la peau bien avant, dans les geôles du régime.

Il s'agit d'un homme plutôt âgé, même si cela ne s'entend pas tellement dans l'écriture, l'auteur est

¹ A. Dufourmantelle, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot, 2013.

² A. Wauters, *Mahmoud ou la montée des eaux*, Lagrasse, Verdier, 2021.

³ A. Dufourmantelle, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot, 2013.

jeune et/mais philosophe, même si l'horizon passé derrière lui qu'il considère en pêchant depuis sa barque sur le lac, se prolonge bien loin en arrière, au cœur du siècle dernier, il y a une vivacité, une jeunesse, une fougue dans le récit de ses amours. D'aucuns appelleront sans doute cela le désir !

Tour à tour on l'entend lui, comme un poème intérieur, puis son épouse parlant de lui, en l'observant de loin tourner autour et sur ce lac. Il est comme suspendu et tourne en errance circulaire, satellisé par ses pertes et fracas, sur un lac au bord duquel il s'est installé avec son épouse, un second mariage : un lac inqualifiable, qui représente à lui seul le caractère socio-politico-psychopathologique du régime El Assad, celui d'Hafez El Assad d'abord. On n'en est pas aux Châteaux de Louis II de Bavière, non. Mais nous sommes sur le fil d'une folie au pouvoir, du délire au pouvoir : la famille El Assad au pouvoir, radicalisant le régime autoritaire du parti Baas, a détourné l'Euphrate en apprenti sorcier de l'agriculture, de l'industrie et de l'ordre nouveau, arguant volontiers un nouveau cours de l'Histoire qui commencerait là, avec lui : un lac artificiel créé de toutes pièces par un détournement du fleuve comme un détournement historique au nom d'Hafez El Assad, père du tristement célèbre encore Bachar El Assad.

Ceci est distillé dans le texte, tout de même comme une hantise, mais très sobrement, très finement, quand on pointe la question du point fou : le chef qui se prend pour le chef. Décivant en quelques traits la structure délirante du discours présidentiel, personnifiant le fleuve lui-même, qui, ainsi délogé de son « lit d'origine », était à « nouvelle école de la vie », symbole de la réécriture de l'Histoire à partir de Hafez El Assad.

Or le lac formé par cette grande opération, finalement, de révision de l'histoire d'une terre et d'une région, est venu littéralement recouvrir tout le monde du narrateur.

Les terres portant la trace ou se faisant traces de son histoire. Les gens ont été évacués, à l'époque.

En quelques traits mimant ce qu'aurait dit le dictateur ou en quelques souvenirs de ce régime, où les professeurs devaient répéter sans ironiser sur le ridicule officiel, nous touchons des arcanes essentielles, propres au régime syrien, une version syrienne de la dictature.

Les associations de lecture m'ont permis de poursuivre, en lisant Ziad Majed, *Syrie, la révolution orpheline*⁴, et quelques textes de Rafah Nached, une des rares psychanalyste syrienne, qui tente de constituer la pratique et un mouvement psychanalytique en Syrie. Qui fût arrêtée des mois en 2011⁵.

Des lectures qui permettent par le biais socio-politique et psychanalytique de saisir la fonctionnalité d'un régime, la folie d'un homme, puis un lieu de la psychanalyse à partir duquel faire entendre et déjouer, résorber les terreaux engloutis de la guerre :

Ziad Majed : « Par ailleurs, le charisme et la personification outrancière du pouvoir étaient le moyen de convaincre les gens de ce dont ils devaient être convaincus. En d'autres termes, en s'attribuant des titres qu'il faisait afficher sous ses portraits et ses statues dans tous les recoins de la Syrie, Assad créait des "vérités" que tous se devaient de croire. [...]

Le culte d'Assad a été remarquablement analysé par Lisa Wedeen⁶. Elle a montré que l'objectif de cette idolâtrie n'était pas de susciter un élan affectif réel des citoyens envers sa personne, mais de définir la forme et le contenu de l'obéissance civile qui leur est demandée : allant au-delà des armes et des salles de torture, « le culte d'Assad avait pour but de soumettre les citoyens et de leur imposer de se comporter comme s'ils adoraient le chef. À travers ce culte, le régime [assis sur police politique et néo-récit national] visait à les cerner et à rompre les liens qui les rattachaient les uns

⁴ Z. Majed, *Syrie, la révolution orpheline*, Actes Sud, 2013.

⁵ R. Nached, *Psychanalyse en Syrie*, érès, 2012.

⁶ L. Wedeen, *Ambiguities of domination*, University of Chicago Press, 1999.

aux autres. Et quand bien même ils essayaient de s'opposer à cela, frontalement ou à travers des blagues ou des allusions caricaturales et des sourires ironiques devant les écrans de la télévision officielle, ils ne faisaient qu'affirmer l'empire du culte, car précisément, ils n'y croyaient pas ».

Je crois que la psychanalyse et la mystique, au sens large du mot, ont une grande place dans l'histoire de l'homme aujourd'hui. La psychanalyse est à l'intérieur de la vie et peut interroger le tourment qui déchire le monde aujourd'hui entre pauvres et riches, faibles et forts, dominés et dominants⁷ ».

Dans ce roman, le narrateur se retrouve là, plus ou moins en fin de vie, comme suspendu dans un espace-temps cyclique, où passent les saisons, mais où l'histoire semble s'être arrêtée, se retourner sur soi, chercher l'ombilic, dans une certaine tangence poétique indirecte. Sous sa barque, sous l'eau, se trouve son monde d'origine, le monde de sa jeunesse, toute sa jeunesse jusqu'à ses premières années, enseignant dans cette école aujourd'hui ensevelie sous les eaux. Là qu'il rencontra son premier amour.

L'amour bouleverse tout ici – c'est la véritable pulsion de vie. À tel point que les arrachements de l'amour seront ravageurs, à la hauteur d'une histoire de « cœur » : source vitale et battant le rythme du désir de vivre.

Il n'y a pas là de message, mais plutôt tout un premier temps de « dérive » à l'image de cette barque sur l'eau, le soutenant au-dessus du souvenir. Cet homme suspendu à un *là où c'était*. Lac où c'était ! Pas véritablement, car le « je » à « advenir » avait déjà fonctionné dans sa vie, notamment à travers sa carrière d'écrivain. Alors, peut-être les « pertes », les pertes doivent advenir. Un lac. Comme disent les Anglais un « lack of », « un manque de ». Un « *lack of Assad* » ? Qu'Assad vienne à manquer pour retrouver ce qu'aurait dû être sa véritable histoire. De quoi Assad est-il le nom ?

Un texte qui s'infiltré comme l'eau fraîche du lac, avec douceur mais si peu transparente, si savante dans ce qu'elle dessine sur la peau comme cartographie et comme Histoire, histoire de torture, de répression, de guerre. Comme souvenirs de la rencontre. En quelques traits, on a accès à quelque chose de cela, l'expérience de ce qui fait les griffes de la dictature, à quoi elle tient, sur quelle contrainte, quelle absurdité, quelle violence.

Et puis comment le destin individuel n'existe pas, comment la vie privée est entravée, pilonnée, constamment, l'État peut y faire effraction, la petite histoire se cache au point aveugle de la Grande, le point aveugle étant justement... l'amour, notamment la « rencontre amoureuse ».

Au cœur de ce théâtre ridicule et macabre, c'est cela qui éclate comme une tempête de joie, le souffle de l'amour, toujours perçu comme l'apparition de l'enchantement, du miracle, du miraculeux : l'amour est éblouissant mais aussi drôle et ingénieux, la dérision ne manque pas, depuis les premiers après-midi à lézarder sur l'herbe ou le sable, à se lire des poèmes, aux dernières réminiscences soudaines et illuminées, d'un moment ou d'un visage. Au bord du fou(tu) de lac, les amoureux n'y croient pas tout à fait, « même pas mal ».

L'amour est ce qu'il est alors : une source vitale, un ressourcement perpétuel, une éternelle jeunesse.

En quelques traits simples, clairs, profonds, il taille de l'amour un portrait, qui évoque le motif du Visage chez Levinas, comme source de la dimension éthique, peut-être de « l'affect de l'éthique ». La joie de l'être aimé, par-dessus tout.

Il y aurait un autre commentaire à faire sur un texte qui descendra d'une octave, du premier amour, Leïla, au deuxième amour, Sarah, pulvérisant la peur et la douleur des régimes, du premier El Assad au deuxième, du premier au deuxième amour perdu, une descente dans les graves. Une extorsion, les générations Assad l'auront extorqué,

⁷ Rafah Nached, *Psychanalyse en Syrie*, op. cit.

d'un bonheur pourtant simple et facile pour lui. Il reviendrait là, pour en reprendre les morceaux, puis les quitter de lui-même.

Mais j'en resterai à l'orée, la rencontre, la surprise, la reprise, le pansement.

C'est la grâce de ce dialogue de regard des êtres tour à tour l'un sur l'autre, entre lui et Sarah sa seconde épouse, presque comme un chant à deux voix qui trame le vivre et transcende tout. Portant à la fois la réalité, la singularité, la marque d'un monde atteint d'une maladie propre à un régime et ses répliques sanglantes, comment on y tient, comment on y reste, ou reste riviés, de génération en génération, sans atteindre la beauté infinie et la puissance d'un amour.

À nouveau résonne une phrase aux allures quasi mystiques de Dufourmantelle, *La puissance de la douceur* :

« La douceur a fait un pacte avec la vérité ; elle est une éthique redoutable. Elle ne peut trahir, sauf à être falsifiée. La menace de mort même ne peut la contrer. La douceur est politique. Elle ne plie pas, n'accorde aucun délai aucune excuse. Elle est un verbe : on fait acte de douceur. Elle s'accorde au présent et inquiète toutes les possibilités de l'humain. De l'animalité, elle garde l'instinct, de l'enfance l'énigme, de la prière l'apaisement, de la nature, l'imprévisibilité, de la lumière, la lumière ».

On sort de là bouleversé, à la fois puissant de la douceur et tendu de pied en cap, par la force et le courage de se battre.

Extrait et ouverture

Leïla, première épouse et première époque :

« À l'époque, je n'avais jamais vu autant de force chez quelqu'un. Tu ne reculait devant rien. Un miracle, la liberté n'ayant rien d'un sport national par chez nous.

Ailleurs, elle est sur toutes les bouches, chez nous elle coud les lèvres de ceux qui en parlent car telle fût la devise de nos dirigeants : nous changer en moutons doublés de pauvres ignares, afin de pouvoir nous manipuler à leur guise

qu'il pleuve ou qu'il vente. Si bien que lorsque l'homme que j'aimais (toi, idiot, oui !) a dévié de la route des cases du parti, on l'a jeté en prison.

Moi non plus je n'oublie rien.

Quand il en est sorti la lumière avait déserté son regard, il ne parlait pratiquement plus. Il emmenait les enfants au lac. Il les installait sur sa barque.

Ensuite ils pique-niquaient et chassaient les mouettes avec toutes sortes d'armes fabriquées main.

Il s'efforçait de rire.

Et eux aussi riaient, ne se doutant pas un seul instant du gouffre que cache parfois le rire d'un père.

De ses envies de se défenestrer.

De sa rage.

Les coups qu'il se donnait pour punir et bannir la violence que la prison avait semée en lui. »

En parallèle de cet étrange serpent de lac, qui vous entoure doucement jusqu'à vous serrer la gorge aux larmes, j'avais lu aussi, *De purs hommes*, de Mbougarr Sarr. Autrement remuée par la différence de ces intensités, d'un côté, lumineuse et douce, de l'autre lumière sombre, histoire souvent plongée en soirée ou dans la nuit, branché sur le cheminement d'un jeune professeur d'université suspendu entre son être littéraire de poésie transi pour vivre et le morne déceptif de la transmission. En soirée, dans la nuit, intensité des corps à corps, qui représente sans que ce soit un thème direct, mais le marquage profond de l'injustice et de la contrainte, de la rébellion intérieure contre la violence sociale, les effets de l'innommable transgénérationnel, la poigne du sexuel et de la mort, le frayage âpre dans un lien social, tramé par une culture très fragilement reprise – trempée de blessure et de violence de ces états où s'écorchent au sang parfois, un traditionalisme comme l'illusion de la source, corrosion néocoloniale et les élans de leur dépassement, d'un affranchissement. Entre reprise et repréailles – à ne plus savoir comment tordre la formule de Lacan, s'en passer pour mieux

s'en servir, ou s'en servir pour mieux s'en passer : Mbouggar Sarr parvient à restituer cela, au cœur des logiques et cheminements de chacun dans l'appréciation des mœurs, si proche si loin de nos questionnements dans la même langue, qui n'est pas du tout la même, entre le défilé morbide de nos valeurs égrenées comme une litanie, comme si le signifiant « justice », « liberté », « égalité », en était plutôt la vague dépouille, et là, dans cette société-là du Sénégal, les mêmes mots, tout à coup, c'est vital, existentiel, parler ça engage, un sujet incarné, ça risque, ça pulse, ça expose aux repréailles, à la haine, ou ça fait battre amour et amitié, au bord de la rupture.

Dans ce texte, c'est la question de l'acte, de la menace, d'un engagement en acte, de la jouissance, les paradoxes de l'indécence de la décence et d'une obscénité, qui sont mis au travail, là où encore, « l'être même », le corps même d'un homosexuel est insupportable, la dépouille même d'un homosexuel déjà enterré est insupportable. Insupportable présence de l'être, projection du monstrueux qui viendrait menacer le nommable dans l'ordre à peine établi, l'ordre de la nature et d'une tradition sans tâche, « pure », sacrée, d'un innommable qui viendrait le trouver, avec lequel il faudrait composer, au nom de l'existence duquel il faudrait perdre un peu de sa fascination, de sa conjuration aveuglante, pour le monde tel que le sacré le présente, et perdre de son pouvoir, cette existence m'enlève l'illusion de la complétude du sens, convoque subjectivement, angoisse de castration insupportable, qu'il faut éradiquer, mécanismes des génocides.

L'œuvre ici se déroule comme au présent, actuelle et en acte, l'auteur Mbouggar Sarr, prix Goncourt pour son roman suivant, *La plus déçrète mémoire des hommes*, a une manière puissante de restituer quelque chose de la trame de ces

mondes où les références sont composition, je le disais si loin si proche, de l'ombre coloniale et de l'affranchissement, « créolisations plus ou moins écorchées » entre pratiques, mœurs, transmission, éducation, valeurs, règles, coutumes, dans un pays où la politique est prise dans les raies et intrications néocoloniales. L'intelligence sensible des positionnements socio-politiques qui saisissent et exposent les corps et l'existence.

Des « (non -) rapports sexuels » aussi : il me semble que ce livre serait à reprendre pour lancer le débat, dans ce qu'il fait apparaître aussi comme rapport homme-femme, comme couple, comme sexualité, le caractère et la liberté que cette femme se prend, et comment lui fait de son indépendance la cause du désir. Quand la femme parle, et « *balance* » la réalité de ce qui est, cela ne signifie pas forcément une entrée en radicalisme ou en ascétisme anti-sédution ou anti-sexe ni la fin de la sexualité ; comme ça se dit de plus en plus, dénégativement aujourd'hui : « je sais bien les violences faites aux femmes, mais quand même ». Un texte qui permettrait d'ouvrir et décaler un peu la conflictualité de simples postures et commencer à dire et se coltiner ces questions.

Cet ouvrage, fait encore apparaître l'estomac du dire, quand parler bouleverse, acte, quand se battre et débattre se rejoignent, quand la censure est de mise, quand on ne parle pas partout, et que la simulation peut être de mise.

« Or, c'est parler des choses qu'il faudrait, je veux dire de l'intérieur des choses, de cet intérieur inconnu, dangereux, qui ne pardonne aucune imprudence, aucune bêtise, comme un terrain miné... ».

À suivre...



©Les îles Borromées - Nœud borroméen sur vase / C. Weisgerber (2018)

Par Marie-France SCHAEFER-GASNIER

Écho

à la lecture du texte de Cyrielle Weisgerber¹

Elle pose des questions qui me parlent :

Pourquoi ne me suffit-il pas de ressentir que je suis vivante. Pourquoi la nécessité d'en écrire quelque chose ?

Et

Pourquoi certains écrits d'il y a mille ou deux cents ans nous touchent encore. Ils recèlent des fragments de ce que vivre et penser donnent à dire à l'humain ?

Écrire, c'est matérialiser par des traces sur un support : du papier, un écran ou un objet ce qui se déroule, ce que j'ai vécu, ce qui se dit dans ma tête.

J'écris ce que j'ai fait dans ma tête de la réalité dans laquelle j'étais prise, après coup.

*« Pour moi écrire serait un « mieux être » comme si ma personne dans le monde où elle se meut n'avait pas d'équilibre ou d'épaisseur, comme si les choses m'étaient étrangères, ou pire, menaçantes ... Écrire comme les peintres font des natures mortes et y ajouter le monde – par surcroît. » (Annie Ernaux, *Écrire la vie*, p.72)*

Le temps coule, avance, il ne s'arrête pas. Le vécu s'efface au fur et à mesure de l'écoulement du temps. Cela m'angoisse. Les photos, les vidéos ne disent rien des instants vivants. Celui qui les regarde voit autre chose, il se voit lui. J'écris pour une illusion. Celle d'arrêter le fil du temps. L'arrêter pour l'apprécier, pour fixer la vie.

*« J'ai regardé des photos et ça ne m'apprend rien, c'est par la mémoire et l'écriture que je retrouve, les photos disent à quoi je ressemblais, non ce que je pensais, elles disent ce que j'étais pour les autres. » (Annie Ernaux, *Écrire la vie*, p.37)*

Un discours, un évènement, une rencontre passent. Je veux tout garder et cela ne fonctionne pas.

Et *en Thérapie* ? (Je ne suis pas filmée...)

Noter ou pas ce que je retiens de ce que disent les patients, noter mes associations pendant qu'ils parlent, est-ce bien ? Les puristes ne notent rien devant les patients. J'ai parfois essayé d'arrêter, de me libérer de ma compulsion d'écriture. En vain.

Oui, je relis mes notes et parfois je ré-écris les séances.

Je détruis régulièrement mes notes.

Irving Yalom a beaucoup publié des récits de thérapies. J'ai aimé le lire. Mais a-t-il eu l'accord de ses patients ? A-t-il transformé les histoires ? Je n'aimerais pas que mes psys écrivent et publient ce que je leur raconte.

Alors, faut-il trouver un chemin pour transmettre la pratique sans trahir, en respectant le secret professionnel, l'intimité. Comment Françoise Dolto et les autres ont-ils fait ?

J'éponge mes frustrations en groupe clinique. Là où je peux parler de ce qui m'a émue pendant les séances et je peux recevoir dans le meilleur des cas un écho de mes collègues. Mais parler ne me suffit pas. Écrire permet aussi de préciser ma pensée, de chercher les mots justes. Écrire demande plus de temps.

« Il s'agit aussi de ne pas perdre la précieuse parole des patients. Dans ma réaction à ses paroles, le patient perçoit la gravité de sa douleur. » (Répondre de sa parole, Daniel Lemler, p.71).

La thérapie progresse quand je parle de mon patient en supervision. Peut-être que je souffre

¹ C. Weisgerber, Billet d'ou ?, « Variations sur l'inspiration », *La Lettre de la Fedepsy*, juillet-août 2022.

en écoutant mon patient et ce n'est pas de cette manière que je vais l'aider.

« Lève-toi, c'est décidé, laisse-moi te remplacer, je vais prendre ta douleur... Si tu as mal où tu as peur, tu n'as pas mal où je pense. » (Chanson de Camille Dalmais, 2005).

Je suis aussi fascinée par ce qu'il me raconte, ce n'est pas non plus une écoute de qualité que je lui offre dans ce cas.

Quand j'écris ce que j'ai entendu, je mets une distance, j'ajoute du temps, de la réflexion. Le patient a raconté ses tourments de mémoire, il les a réactivés en les parlant et c'est aussi de mémoire que je ré-écris ce que j'ai entendu et ce que j'ai pensé en écoutant, ce que j'ai ressenti. C'est un travail de filtrages successifs.

Certains patients sont très habiles. Ils racontent bien leurs histoires, de belles histoires ou des histoires monstrueuses. Ils restent au récit, ils ne décollent pas du vécu. Ils aiment leur histoire, leurs émotions même si elles sont difficiles, douloureuses, surtout si elles sont difficiles. Il s'agit de les aider à parler de ce qu'ils ont ressenti, de les aider à subjectiver pour sortir de leur douleur, en faire quelque chose de nouveau. J'écris leurs histoires pour essayer de trouver le chemin de sortie.

J'écris aussi pour garder pour moi ces histoires souvent passionnantes (évidemment, elles déclenchent des passions) qu'il ne faut pas raconter ailleurs.

« Soyons conscients de ce qui motive nos actes, de nos besoins narcissiques et de ce qui peut nous distraire de toute action désintéressée et professionnelle. » (Comment aider les victimes de stress post-traumatique, Pascale Brillon).

La théorie, les textes fondamentaux sont là pour ne pas délirer comme l'écrit Charlotte Herfray dans *Les figures d'autorité* (p.18).

« Les théories permettent (parfois) de ne pas trop délirer. Elles nous invitent à référer nos intuitions à des fictions ayant valeur d'exactitude, tant que les présupposés qui les fondent n'ont pas été infirmés. Elles permettent

d'échapper aux constructions illusoires qui sont les produits de notre seul désir. »

Réponses partielles aux questions de Cyrielle Weisgerber

– Écrire permet d'arrêter le fil du temps, de filtrer le réel. Écrire c'est professionnel. C'est travailler.

– Les textes qui sont parfois très anciens nous permettent de ne pas délirer.

« Écrire, c'est à peu près comme se trouver dans une maison vide et guetter l'apparition des fantômes. » (John Le Carré cité par Eric Fottorino dans *Korsakov*, p.15)

28 août 2022, La Wantzenau

Bibliographie :

Pascale Brillon, *Comment aider les victimes souffrant de stress post-traumatique*, Éditions Québecor, 2005.

Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Éditions Quarto Gallimard, 2011.

Éric Fottorino, *Korsakov*, Gallimard, 2004.

Charlotte Herfray, *Les figures d'autorité*, Arcanes-ères, 2015.

Daniel Lemler, *Répondre de sa parole*, Arcanes-ères, 2011.

Discographie

Camille Dalmais, *Ta douleur*, Album *Le fil*, Virgin, 2005.

NOUVEAU : CINÉ-CLUB de la FEDEPSY

en partenariat avec Le Lieu Documentaire (Vidéo Les Beaux Jours)

Mardi 20 septembre 2022 à 20h au Cinéma Star, 27 rue du Jeu des Enfants à Strasbourg.

Roland Gori, une époque sans esprit de Xavier Gayan - 2021, 70'

Aujourd'hui nous vivons dans un monde où la logique de rentabilité s'applique à tous les domaines. Les lieux dédiés aux métiers du soin, du social, de l'éducation, de la culture... sont gérés par des managers ou des experts pour qui seuls comptent les chiffres, niant les besoins humains. Le psychanalyste Roland Gori se bat depuis des années contre le délitement de notre société. Ce film est un portrait de sa pensée, de son engagement, comme « L'Appel des appels », qu'il avait co-initié avec Stefan Chedri, pour nous opposer à cette casse des métiers et à la marchandisation de l'existence.

Ce film propose un portrait intime de Roland Gori, accompagné de témoignages de proches : ses éditeurs Henri Trubert et Sophie Marinopoulos (éditions Les Liens qui libèrent), la philosophe et académicienne Barbara Cassin, le médecin hospitalier et auteur Marie-José del Volgo, le directeur du théâtre Toursky à Marseille Richard Martin.

Réunion de rentrée : Présentation des activités FEDEPSY - GEP - EPS - APERTURA - CAFER - ASSERC

Mercredi 28 septembre 2022 à 20h par ZOOM

Inscription obligatoire, avant le 27/09, pour recevoir le lien de connexion en envoyant un mail à fedepsy@wanadoo.fr

IMPORTANT : Merci de nous transmettre d'ici là toutes les informations relatives aux séminaires et autres activités.

Les séminaires sont ouverts aux membres de la FEDEPSY.

APERTURA et CAFER sont des organismes en lien avec la FEDEPSY qui proposent un catalogue de formations à la journée ou en soirée. ASSERC est une association en lien avec la FEDEPSY : elle propose un cycle de conférences, présentations cliniques et groupes cliniques.

**Séminaire de Jean-Richard Freymann
« Du symptôme au sinthome. Petite
histoire des pulsions freudiennes,
à partir de l'oeuvre de Philip Roth
(*Portnoy et son complexe, Pourquoi
écrire ?*) et de Joyce »**

Animé par : Jean-Richard Freymann

Dates et horaires : reprise en janvier 2023

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : envoyer un mail au
secrétariat de la FEDEPSY fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : le programme est envoyé avec le lien
ZOOM.

**Séminaire « Introduction à la
psychanalyse »**

Animé par : Nicolas Janel et Julie Rolling

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : envoyer un mail au
secrétariat de la FEDEPSY : fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : à venir

Séminaire « Psychanalyse et mythe »

Animé par : Guillaume Riedlin et Martin Roth

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : envoyer un mail au
secrétariat de la FEDEPSY fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : à venir

**Séminaire « La consultation avec
l'enfant »**

Animé par : Eva-Marie Golder, Frédérique
Riedlin, Julie Rolling et Martin Roth.

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : envoyer un mail au
secrétariat de la FEDEPSY fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : à venir

Séminaire « Abords de Lacan »

Animé par : Marc Lévy, Yehiel Mergui et Claude
Ottmann

Dates et horaires : tous les 1ers lundis du mois à
20h30 sauf exception.

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Marc Lévy :
06 95 59 48 59 / marc.levy4@yahoo.fr

Présentation : Poursuite de la lecture du séminaire « L'éthique de la psychanalyse » puis du séminaire « Le transfert ».

Séminaire lecture du séminaire XIII « L'objet de la psychanalyse (1965 1966) »

Animé par : Hervé Gisie

Dates et horaires : ce séminaire a lieu un mardi par mois à 20h30. Reprise mardi 20 septembre 2022.

Lieu : Colmar (présentiel)

Modalités d'inscription : contacter Hervé Gisie au 06 88 23 06 71

Séminaire « Apports de Lacan au champ psychanalytique »

Animé par : Martine Chessari

Dates et horaires : prochaine séance le jeudi 15 septembre 2022 à 20h45.

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Martine Chessari par email mchessari@free.fr

Présentation : Le séminaire est consacré à l'élaboration de la conceptualisation lacanienne dans le contexte et la temporalité de 1964, et qui s'attache au retour et à la réécriture des fondamentaux.

Cette année, nous commencerons le chapitre sur le regard et le travail de préparation se fait par un essai d'écriture de chacun, en introduction aux échanges dans le groupe.

Séminaire « Les pulsions et leur devenir dans la clinique »

Animé par : Liliane Goldsztaub

Dates et horaires : à venir

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Liliane Goldsztaub par email dali.gold@wanadoo.fr

Présentation : Ce séminaire s'adresse aux membres de la FEDEPSY notamment aux psychologues et aux psychanalystes qui démarrent dans leur pratique.

Séminaire « L'inconscient, c'est le politique »

Animé par : Yves Dechristé et Daniel Humann

Dates et horaires : à venir

Lieu : Colmar (présentiel)

Modalités d'inscription : contacter Yves Dechristé par email yves.dechriste@ch-colmar.fr ou

Daniel Humann par email daniel.humann@hotmail.fr

Présentation : à venir

Séminaire FEDEPSY LUXEMBOURG « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci »

Animé par : Pia Jungblut

Date et horaire : à venir

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : Contacter Pia Jungblut par email piajungblut@yahoo.fr

Présentation : A travers l'oeuvre de Freud nous

examinons la vie de Léonard : de sa sexualité infantile précoce à sa façon d'aimer devenu adulte, d'investiguer ainsi qu'en passant par sa création artistique. En quoi Léonard (qui fut une idole de Freud) diffère-t-il de ce dernier ?

Les thèmes à aborder peuvent s'articuler autour des interrogations suivantes :

- du souvenir d'enfance de Léonard (à quoi la fantaisie du vautour renvoie-t-elle ?...)
- de la poussée d'investigation insatiable de Léonard
- du revirement des intérêts de Léonard de son art à la science
- de l'art en général (comment définir la relation entre la psychanalyse et l'art ?...)

Séminaire « Freud à son époque et aujourd'hui »

Animé par : Dimitri Lorrain

Dates et horaires : reprise en janvier 2023, le 1er jeudi du mois (sauf vacances)

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : à venir

Présentation : à venir

AUTRES ACTIVITÉS

Atelier d'écriture

Animé par : Marie-Noëlle Wucher

Dates et horaires : mercredi 12 octobre de 20h30 à 22h30 puis tous les 2e mercredis du mois.

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Marie-Noëlle Wucher : marienoellewucher5@gmail.com

Présentation : Pour la 5e année de suite, un atelier d'écriture est proposée à la FEDEPSY. Nous travaillerons les grands genres littéraires : poésie, nouvelles, roman, contes et théâtre. Nous écrivons ensemble pour partager une passion commune qu'est l'écriture créative et la littérature et créer à travers les lectures le plaisir d'écrire et le dialogue entre l'animatrice et les participants et entre les participants entre eux. Marie-Noëlle Wucher

CABINET DE LECTURE

Animé par : Frédérique Riedlin avec Sandra Baumlin, Tony Ettedgui, Stéphane Muths et Pauline Wagner.

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : contacter Frédérique Riedlin par email frede.riedlin@yahoo.fr

Présentation : Le travail commencé l'an dernier se poursuit autour de 3 axes :

- rédaction de courts textes par les participants en écho aux effets de leurs lectures
- recherche et travail autour de la correspondance de Freud
- « psychanalyse en extension » : organisation de soirées ouvertes à d'autres disciplines autour de thèmes avec possibilité de temps de lecture à haute voix. Les thèmes envisagés sont « La question de la narration dans la clinique actuelle du psychotrauma notamment avec les adolescents » et « Du *Monde d'hier* à l'(im)monde d'après : penser les moments de bascule »

APERTURA

Prochaines formations APERTURA :

Vendredi 14 octobre 2022 « Quelles croyances font références ? ».

Mercredi 23 novembre 2022 « Amours et érotisation ».

Ces formations ont lieu par ZOOM sur une journée : 9h-12h30 / 14h-17h.

Le catalogue des formations APERTURA 2023 est paru, à consulter sur : www.apertura-arcanes.com

Renseignement et inscription :

arcanes.apertura@wanadoo.fr /

03 88 35 19 93 (mardi après-midi et mercredi) / www.apertura-arcanes.com

ASSERC

Le programme est en cours d'élaboration, il sera communiqué prochainement.

Contact et renseignement : Mme Danielle Hoblaingre par email asserc@orange.fr

CAFER

Le programme est en cours d'élaboration, il sera communiqué prochainement.

Contact et renseignement : cafer.contact@gmail.com

Vous trouverez aussi sur le site de la FEDEPSY des informations concernant les activités de l'association « A propos » à Metz et de l'association « A la rencontre de la psychanalyse » à Besançon, ces associations sont membres de la FEDEPSY.

N'hésitez pas à consulter régulièrement le site pour les informations sur les activités en France et à l'étranger.

SEMINAIRES de la FEDEPSY



**05
SEP**

20h30

Abords de Lacan

Animé par : Marc Lévy, Yehiel Mergui et Claude Ottmann

Inscription auprès de Marc Lévy : 06 95 59 48 59 / marc.levy4@yahoo.fr



**15
SEP**

20h45

Apports de Lacan au champ psychanalytique

Animé par : Martine Chessari

Inscription auprès de Martine Chessari par email mchessari@free.fr



**20
SEP**

20h30

Lecture du séminaire XIII "L'objet de la psychanalyse"

Animé par : Hervé Gisie

Inscription auprès d'Hervé Gisie : 06 88 23 06 71

NOUVEAU : CINÉ-CLUB DE LA FEDEPSY

**20
SEP**

20h00

NOUVEAU : Ciné-Club de la FEDEPSY

En partenariat avec Le Lieu documentaire (vidéo Les Beaux Jours)

Cinéma Star, 27 rue du Jeu des Enfants

Projection suivie d'une discussion : *Roland Gori, une époque sans esprit* de Xavier Gayan - 2021, 70'

RÉUNION DE RENTRÉE



**28
SEP**

20h00

Réunion de rentrée : Présentation des activités FEDEPSY - GEP - EPS - APERTURA - CAFER - ASSERC

Par ZOOM

Inscription obligatoire, avant le 27/09 à fedepsy@wanadoo.fr



www.fedepsy.org

16 Avenue de la Paix-Simone Veil - 67000 Strasbourg
Secrétariat : fedepsy@wanadoo.fr - 03 88 35 24 86 (mardi matin et jeudi)